

5. Situation de l'armée suisse en 1870 –1871, son rôle à la Vallée dans l'accueil des Bourbakis –

Le 19 juillet 1870, l'Empire français sous le règne de Napoléon III déclare la guerre à la Prusse. Elle devait durer, exception faite pour ce qui concerne les tribulations de l'Armée de l'Est, jusqu'au 28 janvier 1871.

En Suisse on s'inquiète :

Même si, hier, nous la redoutions sans trop oser y croire, la terrible réalité est là : le gouvernement français a déclaré la guerre à la Prusse. Le spectre sanglant qui menaçait l'Europe depuis une semaine a pris corps. Nous sommes à la veille d'événements qui, pour autant qu'on puisse en juger, risquent d'être plus désastreux encore que la guerre de 1861¹.

En Suisse, le 16 juillet, le Conseil fédéral adresse une circulaire à tous les cantons et décrète la mobilisation de plusieurs divisions ; d'autres sont mises en état d'alerte. Le 19 juillet, par 144 voix sur 151, les Chambres fédérales élisent le colonel Herzog, d'Aarau, général commandant en chef de l'armée suisse. La Suisse adresse une proclamation aux deux belligérants pour réaffirmer sa neutralité tandis que les cinq divisions de mobilisés prennent position le long de la frontière nord-ouest, entre Porrentruy, Soleure, Brugg et Schaffhouse.

Bientôt, jugeant le théâtre des opérations suffisamment éloigné de la frontière suisse, le Conseil fédéral décide, le 19 août 1870, la démobilisation des troupes appelées précédemment sous les drapeaux, à l'exception de quelques détachements stationnés dans les régions de Bâle et Porrentruy.

Plus tard, la nouvelle offensive française en direction de l'est ramène brusquement la guerre aux frontières helvétiques, mais le Conseil fédéral hésite avant de décréter une mobilisation partielle. Néanmoins le 18 janvier, deux divisions sont à nouveau sur pied complétées par d'autres unités, le tout sous le commandement du général Herzog qui a repris ses fonctions de général en chef.

Au vu des événements, survient une nouvelle mobilisation plus conséquente afin d'assurer la couverture militaire des frontières neuchâtelaise et vaudoises. On s'attend en effet à interner des milliers de Français. Ce qui deviendra bientôt une réalité.

Quelle était l'armée suisse de l'époque ? Elle découlait en fait de la constitution fédérale de 1848 et de l'organisation militaire de 1850. En gros la Confédération se chargeait de la formation aux grades supérieurs et aux armes spéciales, l'instruction de l'Infanterie étant laissée aux cantons qui continuaient par ailleurs de fournir l'équipement personnel des soldats.

Plus tard, dans ses rapports sur la couverture des frontières durant la guerre franco-allemande de 1870-71, le général Herzog stigmatisa durement

¹ Neue Zürcher Zeitung du 17 juillet 1870. Il doit s'agir de la guerre austro-prussienne qui eut lieu en 1866 et non en 1861. La Prusse en était sortie victorieuse et donc fourbissait ses armes pour la suivante !

l'impréparation de plusieurs contingents cantonaux. Ses propositions de réforme seront reprises par le conseiller fédéral Emil Welti dont le projet de Constitution fédérale, rejeté par le peuple en 1872, prévoyait une centralisation radicale de la défense.

A la Vallée la situation de l'armée aux approches du passage des Bourbakis avait été résumée de telle manière lors d'un compte-rendu officiel :

A la Vallée du Lac-de-Joux la surprise fut plus grande que sur les autres zones, car dans cette rigoureuse saison et avec les hautes neiges qui recouvraient le sol, on ne s'attendait guère à voir arriver des corps de troupe par les sentiers qui traversent l'épaisse forêt du Risoux.

Le bataillon no 45, commandant Groux, était arrivé tard le soir du 31 janvier par Vallorbe et avait été réparti dans toute la Vallée avec état-major au Brassus². Ce soir-là, il n'établit que des gardes de police, mais des instructions furent données aux avant-postes des contingents locaux en leur annonçant leur relevé pour le lendemain matin. Ce relevé et l'établissement d'autres postes, entr'autres un au chemin des Mines, à demi-lieue du Sentier, un à la Combe du Moussillon, demi-lieue à l'ouest du Brassus, un au Bas-du-Chenit à demi-lieue sud-ouest du Brassus, fut effectué dès huit heures du matin le 1^{er} février. Ce jour-là, le bataillon devait s'occuper de l'organisation de ses cantonnements, de ses cuisines et de son service intérieur, quand une dépêche du commandant de la 8^e brigade, reçue à huit heures et demie du matin par le commandant Groux, lui demande deux compagnies de renfort sur Vallorbe. Mais, à ce même moment, des militaires français isolés, et surtout des conducteurs avec des chevaux, arrivaient au Sentier par le chemin des Mines, annonçant derrière eux plusieurs milliers d'hommes. Le préfet télégraphia aussitôt cette nouvelle au commandant Groux et l'appela au Sentier, où se trouvaient déjà deux compagnies avec un poste à Tivoli sur le chemin des Mines, près du Solliat. Le commandant Groux ne tarda pas à arriver au Sentier avec la compagnie No 4 ; il renforça les postes existants et en forma d'autres ainsi qu'un service de patrouilles.

Environ 120 chevaux, qui arrivèrent les premiers, furent parqués sur la place d'armes du Sentier, dans la neige, puis répartis dans tout le district avec d'autres chevaux venus plus tard.

Ces faits et l'apparition de colonnes françaises aussi du côté des avant-postes du major Savary, en amont des Charbonnières et du Lieu, furent transmis au commandant de la 8^e brigade pour avoir de nouveaux ordres quant au mouvement sur Vallorbe qui, en attendant, fut suspendu. Un contr'ordre, en effet, arriva bientôt de Vallorbe par estafette³.

² Le commandant, la compagnie chasseurs de gauche et la compagnie no 4 au Brassus ; les compagnies no 3 et 2 au Sentier. (manque la suite, avec certainement la compagnie no 1 au Lieu.)

³ FAVJ du 7 mars 1907



L'armée suisse sur les frontières lors de la guerre de 1870-1871. Peinture Edouard Castres.



On veillait aux frontières.



Le général Hans-Herzog (1819-1894) pendant la campagne 1870-1871.



Ces événements ont donné lieu à de nombreuses représentations picturales, peu après la retraite ou même longtemps après. Il fallait aux auteurs se souvenir avec précision quels étaient les uniformes !



Peintures ou dessin ornant des cartes postales témoignent de la tragédie.

